

canon tonnait. Une nouvelle bataille éloignait la paix ; les campagnes succédaient aux campagnes, et les soldats ne rentraient toujours pas au pays. Enfin arriva la malheureuse campagne de France : blessé à la Rothière, le sergent fut dirigé sur Dijon. Il commençait à peine à se rétablir, quand soudain, vers la fin de décembre, il apprend qu'une armée ennemie, composée d'Autrichiens, entre en France par la Suisse et le Jura. A cette nouvelle, il pâlit de colère. Quoi ! l'Autrichien va souiller son sol natal, fouler l'herbe vierge de sa montagne, mêler un souffle d'esclavage à l'air pur qu'on y respire ! Non, non, ce n'est pas possible, sa montagne, il la défendra ! Et la rage lui donnant des forces, il part sans délai, le bâton à la main. Trois jours après, sur le soir, il suit le petit sentier tracé dans la neige, frappe à la porte de la chau-mière que depuis si longtemps il n'a pas vue, et se jette dans les bras de sa mère. La vieille montagnarde commençait à s'endormir au bruit de son rouet ; les ans ont ridé son front, mais elle est encore verte. Elle se lève en pleurant de joie : « Oh ! mon François ! » — « Oh ! ma mère ! » — « La guerre est donc finie, tu ne me quitteras plus ! » — « Hélas ! mère, elle commence ! c'est le Bugey qu'il me faudra défendre. Mais malheur à l'envahisseur ! »

Cette soirée, il la donne à sa chère mère ; mais le lendemain, dès l'aube, il descend à Nantua pour avoir des nouvelles. Peu de soldats, quelques braves, y sont rassemblés pour résister à l'Autrichien : avant cinq jours, dit-on, il sera aux portes. Modas parcourt les fermes, et à sa voix braconniers et chasseurs prennent leur fusil à pierre au manteau noirci de la cheminée. Au jour dit, on sera prêt, on soutiendra la troupe ; l'Autrichien verra ce que sont les Bugistes.